

le libertaire

LITTERAIRE

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	8 francs
Six mois	4 —
Trois mois	2 —

REDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

Tous les Mandats doivent être adressés au nom de BIDAULT

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	10 francs
Six mois	5 —
Trois mois	2 fr. 50

Les anarchistes veulent instaurer un milie social qui assure à chaque individu la maximum de bien-être et de liberté dans quel que temps.

Honte aux Pays où l'on se tait

G. CLEMENCEAU.

L'ECHAFAUD

Guillotinera-t-on en déçà ou au delà du mur de ronde de la Roquette ? Cette question passionne une demi-douzaine de philanthropes qui ont confié à M. Joseph Reinach, législateur, le soin d'enrichir de rhétorique la généreuse réforme dont ils méditent de gratifier le peuple français.

Emile Henry, dans sa cellule, attendant que les réformateurs du dix-neuvième siècle aient décidé de l'endroit où on lui coupera le cou, écrit à sa mère : « Si j'ai tué, c'est pour une grande idée. »

Plus le forfait est exécrable, absurde, plus il est inquiétant qu'un gamin de dix ans se rencontre pour le concevoir, l'exécuter, le justifier au nom d'une idée. Car il est bien sûr qu'Emile Henry n'a pas été poussé par un instinct bas et vulgairement personnel. Il n'excuse pas son crime aux yeux de la loi, soit. Mais le législateur chargé de surveiller toutes les manifestations, bonnes ou mauvaises, de la vie sociale, de les analyser, de les interpréter pour en dégager les conclusions de réforme qu'elles peuvent contenir, ne trait il pas bien de diriger toute son attention sur cet inquiétant phénomène ? Qu'est-ce donc, dans notre Etat social, qui déchaine de telles fureurs, si ce n'est le ressentiment de l'iniquité humaine ?

Dans tous les temps, à toutes les époques il y a eu des sectaires, des fanatiques, des violents. Leur action, individuelle ou concertée, s'est exercée avec plus ou moins d'éclat, au milieu de l'excitation des uns et de l'enthousiasme des autres, dans la forme que commandaient les circonstances. On les tuait, toujours, sans réussir jamais à arrêter, dans les foules, le développement de la semence de justice et d'humanité, dont la poussée désordonnée a chez eux produit le vertige criminel. C'est ce grain de vérité que l'homme légitaire doit s'attacher à dégager de la gangue, pour faire un jour d'une révolution folle une moisson féconde.

Qu'on me dise en quoi les premiers chrétiens, qui ne reculèrent devant aucun acte violent, et contre qui s'exerça la pire violence, différaient psychologiquement de nos anarchistes modernes. Les conservateurs du temps ne pensaient pas autrement de Polyeucte que les notables d'Emile Henry. N'est-ce pas un acte de pur fanatisme, que de porter le désordre et la violence au milieu des fidèles assemblés dans un temple ? Pourquoi glorieux chez le héros de Corneille, puisque nous le jugeons, avec raison, criminel dans Pauwells ? Le fanatisme et la violence de Polyeucte étaient pourtant une protestation de la liberté de conscience. Avec la reculée de dix-huit cents ans, nous voyons clairement la part de droit et de vérité contenue dans l'acte violent, condamnable. Les contemporains, Polyeucte lui-même ne pouvaient voir ainsi.

A travers les prodigieux événements de l'histoire, malgré les bêtes du cirque et les débauches de sang des Césars, Polyeucte, violent, a vaincu la violence sociale qu'on lui opposait. Non comme il le croyait sans doute. Car, maître du monde, cet échappé du cirque romain s'est empressé d'inventer des tortures et d'alumer les bûchers de l'inquisition. Mais d'autres violences un jour se sont dressées devant lui, et de tous ces chocs, et de tous ces massacres, et de tous ces supplices, et de tout ce sang, la liberté de conscience a surgi.

De même pour Henry. L'ordre social, contre lequel sa révolte s'est manifestée d'une façon si odieuse, suit sa loi en se déchaînant à son tour contre lui. Nous avons beau crier : « Ne laissez pas faire un martyr, ne donnez pas un nouvel aliment à la redoutable horde du sang ! Joseph Reinach est sûr comme son prédécesseur Néron. » L'homme est de vive courte, et ne comprend pas que la sanglante échoussure de l'échafaud porte plus loin et fait plus de ravages que l'éclat de la bombe. Ces cris de haine, cette révolte contre l'iniquité sociale, c'est le bouillonement du récit. On s'en prend à l'ensemble au lieu de s'attaquer à l'œil.

Ce qui explique, sans le justifier, le crime d'Henry, c'est l'iniquité du désordre que vous dénommez ordre social. Canarchie est en lui parce qu'elle est en vous. Henry triomphera, comme Polyeucte, tout autrement que sa folie l'avait rêvé. Cette iniquité, que vous défendez avec tant d'acharnement, s'en ira lambeaux par lambeaux sous l'obséquie morsure de la dent populaire. Et d'autres moyens que ceux d'Henry,

Ses plus belles Phrases

L'obéissance de machine vivante, obtenue par la crainte du conseil de guerre et de la fusillade qui est au bout, peut faire des esclaves ou des révoltés, non des hommes. (Aurore, 6 janvier 1898.)

Quand on est sous la griffe du chat-fourré, on ne s'en tire pas à son compte. (La Mélée Sociale, page 45.)

En temps de guerre, la justice sommaire n'est qu'une des mille formes de la force brutale déchaînée. (Le Bloc, numéro 71.)

Dans le siècle où nous sommes, il n'est pas une institution, pas une idée, qui ne doive être en état d'affronter la critique, toute la critique. (La Mélée Sociale.)

La grève générale n'est qu'un mot encore. Qui sait ce que feront sortir de ce mot l'éducation, la discipline sans faille, industrielles aujourd'hui dissociées, demain peut-être solidement massées ? (La Mélée Sociale.)

Pour le patriotisme, il faut une patrie, il n'y a pas de patrie sans justice. Il n'y a pas de patrie sans droit. (Aurore, 17 janvier 1898.)

Qu'il s'appellent du nom qui leur plaît, les soldats sont des créatures de servitude. Ils sont tenaillés, décharnés, grillés les chairs palpitanter, puisqu'ils ne peuvent plus faire hurler la bête torturée, qui la mort n'était plus qu'un soulagement dont l'art du bûcheron retardait la venue, mieux vaut, en effet, cacher ce qu'on s'obstine à garder de l'antique barbarie.

On n'a pas attendu M. Joseph Reinach pour cela. Il n'y a plus de supplice de Daniens. Promené de la place de Grève à la barrière Saint-Jacques, en passant par la place de la Révolution, l'échafaud, tombé au ras du sol devant la prison de la Roquette, est présentement dérobé aux regards du public par un cordon de troupes. La réforme de M. Joseph Reinach, qui veut le reculer de quelques pas, ne changera rien à l'état de choses actuel. On cachait déjà le supplice. On continuera de le cacher. Voilà le progrès que nous devons à la République opportuniste.

G. Clemenceau.

Quand le misérable réclame, on le cogne ; quand il se tait, on l'oublie. (La Mélée Sociale.)

L'Etat-Major est, avant tout, une puissance de défense sociale qui se couvre des services patriotiques qu'elle promet de rendre, bien que les faits de chaque jour démontrent son incapacité rare. (Aurore, 7 janvier 1900.)

Faisons la Société profitable à tous et non plus à quelques-uns. (Préface de la Mélée Sociale.)

Les forces humaines ont une limite. De temps en temps, elles ont besoin de repos. Et, puisqu'un supérieur prend du repos, il doit en donner à ses inférieurs. (Discours au Sénat, mars 1903.)

Qui est ce qui supporte la machine sociale ? Ne serait-ce pas la fourche, chaise à canon, chaise à goupillon, chaise à sentence, ou chaise à dividende ? Question que je pose. (Aurore, 24 décembre 1897.)

Après tout, les anarchistes ont raison ; les pauvres n'ont pas de patrie. (Aurore, 17 janvier 1898.)

Je lis, dans les journaux, que les juges, cette semaine, ont rendu la justice. Où l'avaient-ils trouvée ? (Le Bloc, numéro 1.)

En tout cas, le meurtre systématisé, de nos jours, ne choque personne, est même tenu pour légitime et glorieux. (La Mélée Sociale, p. 350.)

Que dire des juges ? Ils sont leur métier, qui n'est pas beau. (Aurore, 26 août 1898.)

La paix imposée par la force, tous les régimes la donnent avec des gendarmes. La paix de liberté, la paix de justice, c'est ce qu'avait promis la République. Ce jour-là n'est pas encore venu. Quand viendra-t-il ? (La Mélée Sociale.)

Les militaires professionnels ne sont pas tenus de raisiner. Leur métier même leur fait un crime de cette faculté naturelle. (Aurore, 28 décembre 1898.)

La fôfeteuille ont des appâts auxquels la faiblesse humaine est coutumière de se rendre. (Le Bloc, numéro 32.)

Les imbeciles, ils avaient neuf enfants. G. Clemenceau.

Vive la guerre ! criait-on sur les boulevards en juillet 1870. Cependant je regardais aux vitrines une image qui montrait un troupeau d'ânes acculé au cul par un cuisinier armé de son couteau pointu. Vive le pâté de foie gras ! disait la légende. (Aurore, 26 mars 1898.)

Si le juge, à son lit de mort, pouvait avoir la vision des erreurs qu'il a, de toute nécessité, commises, avec leur inévitable répercussion sur des vies innocentes, j'ose dire qu'il n'aborderait pas d'un front tranquille le Juge suprême à qui l'envoie le prétre. (Le Grand Pan.)

COMPARAISON

Je connais un malheureux qui étant ordonné, reçut cinq francs pour son capiteine et, croyant pouvoir rembourser le somme à deux jours de là, l'entama pour payer une tournée à des « pays », rencontrés par hasard. Le capitaine eut le triste courage de livrer cet enfant de vingt ans au Conseil de guerre. Deux ans de prison. L'homme, maintenant, cherche une place et crée de l'oisiveté sur le pavé de Paris, faute de pouvoir montrer un casier judiciaire à un employeur.

En Allemagne, où la discipline militaire est réputée plus stricte que partout ailleurs, combien les pénalités sont plus douces qu'en France, et combien plus de garanties pour les justiciables !

Comparons les pénalités en France et en Allemagne :

Chez nous la voie de fait envers un supérieur, commise dans le service, est punie de mort. En Allemagne, où la discipline militaire est réputée plus stricte que partout ailleurs, combien les pénalités sont plus douces qu'en France, et combien plus de garanties pour les justiciables !

Toutes les rues aboutissant à la place de la Roquette sont barrées. La place est occupée militairement. Il y a là mille hommes. C'est beaucoup pour en tuer un seul. Des barrières maintiennent le public au débouché de la rue de la Roquette. Il est impossible qu'ilvoie quoi que ce soit du spectacle de tout à l'heure. M. Joseph Reinach se moque de nous. La place n'est plus qu'une grande cour de prison.

Devant la cour de la Roquette, nouvelles barrières pour les personnes munies de cartes. Il y a bien là une soixantaine de cartes. Il y a bien là une soixantaine de journalistes dont une femme, une vieille dame grise qui fait l'objet de la curiosité générale, sans en éprouver la moindre gêne. Elle cause gaie-ment avec ses voisins, ou même avec les officiers de paix qui la plaisent. Des sergents de ville passent, la cigarette ou la pipe à la bouche. Tout le monde fume. On cause à mi-voix. L'attitude est plutôt recueillie.

De la foule lointaine qui se compose de quelques centaines de personnes tout au plus, aucun bruit ne vient. Les deux Roquettes, mornes, se regardent. Leurs ouvertures noires n'ont rien à se dire. Dans le fond, une haute maison qui surplombe éclaire joyeusement ses fenêtres. Un souffle, sans doute, pour tromper le temps. Il fait froid. Nous attendons. Henry dort.

Une lueur blanchâtre tombe dans haut. Bientôt, c'est un peu de lumière. Un roulement canoté, le pas lourd des chevaux sur le pavé, et je vois apparaître deux fourgons, semblables à ceux où la maison Potel et Chabot expédie en ville ses cuisiniers et ses vinailleries. Des sergents de ville les accompagnent. Deux vigoureux gaillards en blouse conduisent l'attelage de l'air dont ils porteraient du linge à la pratique.

Le fourgon qui porte les bois de justice se range le long du mur de la prison ; l'autre, qui va faire le voyage du cimetière d'Ivry, demeure près des quatre dalles où va se dresser la machine. Des hommes, avec des lanternes, vont et viennent, s'emparent autour de la première voiture. Elle s'ouvre, et tout aussitôt commence un transport d'objets dont on ne sait pas bien la forme. Ce sont des boîtes étranges, des pièces de fer ou de bois, des accessoires de toutes sortes, qui prennent place sur le trottoir, où on les dispose dans un ordre déterminé. Nous ne distinguons pas encore très bien ce que n'éclairent pas les lanternes. Un coup de pied renverse un seau : une boule ronde s'en échappe, qui roule sur la chaussée. On est dit une tête, oubliée de la dernière exécution. Il parait que c'est une épingle.

Trois hommes, en redingote avec chapeau haut de forme, dirigent trois ouvriers en costume de travail : bourgeois, pantalon de toile bleue. Les trois bourgeois sont le bûcheron et ses deux aides. L'un d'eux est son gendre, me dit-on. L'un des valets du bûcheron est son fils. On a soupié en famille, et puis l'on est parti bravement pour le travail, jetant un coup d'œil plein de caresses aux petits qui dorment, embrassant l'un sa mère, l'autre sa femme ou sa fille, qui font des recommandations affectueuses, en crainte du froid de la nuit.

J'ai mal vu M. Deibler, un petit vieil qui traîne la jambe. Étais-je prévenu ? Il m'a paru gauche, oblique et sournois.



Maintenant !

Un de ses aides, un jeune blond, gras, bras et rose, faisait contraste avec lui. Tout ce monde travaillait sans bruit, avec la bonne humeur décente de gens qui savent vivre.

Peu à peu, les pièces étalées sur le sol prennent une signification. Deux traverses, encastrees en croix, reposent sur les dalles. Elles sont dûment calesées, et M. Deibler, avec son niveau d'eau, vient s'assurer qu'on fait à sa machine une base bien horizontale. On me fait remarquer qu'on n'enfonce pas un clou. Rien que des vis. Pas un coup de marteau. C'est beau le progrès !

Les montants se dressent, surmontés d'une traverse où s'accroche une poulie. On monte le couteau, qu'on fait glisser dans sa rainure, on installe la bascule qu'on fait jouer. M. Deibler en personne place le baquet pour la tête, et l'enveloppe d'une sorte de petit paravent de bois qui arrête la élaboration du sang. Le panier pour le corps git tout ouvert à côté de la bascule, près du fourgon à destination d'Ivry.

Il fait jour maintenant, ou à peu près. On vient d'éteindre les becs de gaz. Je regarde la prison, et stupéfait, je lais au-dessus de la porte : « Liberté, Égalité, Fraternité. » Comment a-t-on oublié c'siuter : « Ou la mort ? »

Tout est prêt. La machine attend. Elle est misérable à voir, avec son triste Deibler. L'aspect d'une de ces machines agricoles qu'on voit dans les concours. On ne sait pas bien si cela hache la paille ou les betteraves, mais c'est trop perfectionné pour inspirer la terreur. Les montants sont bas, la bascule est petite, touchant le sol. Comme nous voilà loin du haut échafaud dominant la foule, et du beau bourreau rouge avec la hache et le billot. A quand la réforme ?

Tandis que je songe ainsi, l'équipe ne reste point inactive. Les ouvriers sont montés dans le fourgon, pour quitter leur costume de travail. Ils repartissent, tout de noir vêtus, coiffés de chapeaux hauts de forme. M. Deibler, faisant d'un coup d'œil sa dernière inspection, aperçoit un balai posé en travers d'une échelle couchée le long du trottoir. Il traverse la place et remet le balai délinquant dans l'alignement. Cet homme, évidemment, aime la belle ordonnance des choses.

Le soleil est levé, le bourreau stûvi de ses hommes, franchit le seuil de la prison, où un prêtre l'a précédé tout à l'heure. Maintenant, c'est le réveil et l'horrible préparation. Il fait grand jour.

La haute maison d'en face a ses balcons noirs de spectateurs. Sur le toit, des groupes d'hommes et de femmes avec des lorgnettes. Les conversations vont leur train. Les journalistes qui sont là ont vu d'autres exécutions ! L'un d'eux n'en compte pas moins de dix-huit. Il fait des comparaisons, partie des jugements sur les suppliciés. On discute. Ce faux public de professionnels est comme la guillotine, sans grandeur. Ces gens sont là par fonction, comme le bourreau, comme le condamné. Si l'on nous rend le bourreau rouge avec son haut échafaud, il faudra aussi retrouver les belles foulées naïves, passionnées d'autrefois, injuriant le condamné, lui jetant des pierres, ou chantant les cartes comme un dernier bûcher à Valence. Autrefois, toutes ces choses avaient un sens. Elles n'en ont plus aujourd'hui.

Je songe au condamné qu'on tenaille moralement de l'autre côté du mur. L'instant fatal approche, l'anxiété croît. Un silence de mort. Des pierrots se pourvoient, piaillent, bataillent sur le pavé. Dans le silence de l'attente, c'est un événement. Un cheval hennit. Les gendarmes alignés devant la machine, ont mis sabre au clair.

Un mouvement ! C'est un jeune homme en paletot clair qui sort de la prison, le cigare aux lèvres, et vient en riant, sous les regards de tous, à trois pas de la guillotine, contenter une bonne histoire à un ami qu'elle amuse bien. On m'a dit sa fonction. Je ne le désigne pas. Deux gendarmes sont livides ; des novices, sans doute. Le petit soldat qui fait sa faction s'agitte terriblement ; il se dandine, a des gestes saccadés, rit nerveusement, roule des yeux vaguement. J'ai cru qu'il allait se trouver mal.

La petite porte vient de se fermer avec un gémissement aigu. On entend le bruit des barres de fer, qui tombent. La grande porte s'ouvre, et derrière l'aumône courant à la bascule, Emile Henry paraît, conduit, poussé par l'équipe du bourreau. Quelque chose comme une vision du Christ de Munkacsy, avec son air fou, sa face affreusement pâle semée de poils rouges rares et tournés. Malgré tout, l'expression est encore implacable. Le visage blême m'avoue. Je suis hors d'état de voir autre chose. L'homme ligoté s'avance rapidement à petits pas saccadés, à cause des entraves. Il jette un regard circulaire, et, dans un rictus horrible, d'une voix rauque mais forte, lance sans cesse ces mots : « Courage camarades. Vive l'anarchie ! » Et se hâtant toujours, il ajoute à mi-voix : « Ah ça ! on ne peut donc pas marcher ? » Puis, arrivé à la bascule, un dernier cri : « Vive l'anarchie ! »

Un aide a brusquement enlevé la veste noire jetée sur les épaules. J'aperçois la chemise blanche qui laisse le cou nu, les mains derrière le dos. Le corps sans résistance est poussé sur la bascule qui glisse. Tout ceci violent, précipité comme dans une apparition. Ici un temps d'arrêt, bref sans doute, mais, pour moi, démesuré. Quelque chose n'était pas au gré de M. Deibler. Il se penche, baisse la tête jusqu'au niveau de l'autre, il allonge le bras, semble hésiter. Cela semble inexprimablement long, car Henry maintenu sur la planche, le cou dans la lunette, attend. Enfin, le bourreau se relève et se décide. Un bruit de craquements prolongés, comme d'os brisés. C'est fait.

Un mouvement de la bascule fait sauter le corps déglingardé dans le panier. M. Deibler y joint la tête, et projette, avec elle, la scieuse sanglante du baquet. Le panier est déjà dans le fourgon, qui part au grand trot, suivi de la gendarmerie et de la voiture du bourreau. La machine, maintenant, luit, grasse de sang qui dégouline.

L'horreur de l'ignoble m'en ragazzoit alors et m'étreint. Les nerts détestent des peits groupements continentaux plane la vaste conception d'une humanité fraternelle.

nistrative, faite sans conviction par des fonctionnaires corrects.

Le crime d'Henry me paraît odieux. Je ne lui cherche pas d'excuses. Seulement, le spectacle de tous ces hommes associés pour le tuer, par ordre d'autres fonctionnaires, également corrects, qui, pendant ce temps dorment d'un sommeil paisible, me révolte comme une horde lâche. Le forfait d'Henry est d'un sauvage. L'acte de la société m'apparaît comme une basse vengeance. Que des barbares aient des mœurs barbares, c'est affreux, mais cela s'explique. Mais que des civilisés irréprochables, qui ont regu la plus haute culture, ne se contentent pas de mettre le criminel hors d'état de nuire, et qu'ils s'acharnent vertueusement à couper un homme en deux, voilà ce qu'on ne peut expliquer que par une régression atavique vers la barbarie primitive.

Que ne sont-ils tenus d'être témoins de l'acte qu'ils ont voulu ? L'emporte de leur boucherie une telle impression de dégoût et d'horreur, moi qui ai vécu sans dans les hôpitaux, qu'aucun d'eux, me semble-t-il, ne pourra résister à cette épouvantable leçon de choses. Ce n'est rien de lire dans les journaux : « Henry a été guillotiné ce matin. » Il faut avoir vu le scéne de froide usurier, pour que, de la révolte un peu d'humaine pitié.

Voilà ce que je rapporte de la place de la Roquette. J'ai raconté ce que j'ai vu, sans rien dramatiser, le simple récit des faits me paraissant supérieur en émotion vraie à tout artifice d'art. Que les partisans de la peine de mort aillent, s'ils l'osent, renifler le sang de la Roquette. Nous causerons après.

Au retour, je revois Ledru-Rollin, toujours fier de son urne, la République phrygienne triomphant de son ramasseur d'olivier, et ma pensée se reporte vers le souverain qu'à nos frontières, abolissait, il y a cent ans, la peine de mort. Suffrage universel, République, ce sont que des moyens : l'humanité, c'est le but. Est-ce que la République française, si glorieuse de ses aspirations humanitaires, ne rougit pas, un jour, de la haute leçon d'un monarque ennemi ?

Georges Clemenceau,
La Mélée sociale, page 409.

Opinions subversives

L'attraction du sabre et du guillotine peut déterminer scientifiquement aussi bien qu'aucune autre force de la nature. Le dogme a sa force dans le ciel, dans l'invisible, dans l'inconnu. Il peut parvenir en maître, tant que l'esprit humain, lent à s'ouvrir aux réalités du monde, n'est pas secondé par la peur de la curiosité de connaître. Mais quand l'ingénierie nait en lui, quand il sent le besoin de la liberté et se la voyant refuser, le veut prendre, alors il faut au dogme un appui, et que autre que la force matérielle, le sabre, la brutalité, anémie naturelle de la raison ?

(Aurore, 24 septembre 1899.)

Si nos grands chefs militaires ou civils ont pu commettre la rare accumulation de malfaits que nous avons vus, quelle autre raison est à trouver que l'incommensurable passivité de la conscience populaire hypothétise par la soutane et l'uniforme, sans souci des idées dont ces étoffes représentatives sont supposées être le signe ?

Aurore, 13 décembre 1898.

En vérité, les gens qui se proposent de nous gouverner par le sabre devraient s'interroger d'abord et se demander à eux-mêmes leurs titres. La pensée ne leur en vient pas. Incapables, ignorants, parasseux, ils ne savent rien, sinon que leur sabre est tenu pour légitime et glorieux.

(La Mélée Sociale, p. 350.)

Qui donc a fait un immense charmer de la terre, sinon le blanc civilisateur ?

(La Mélée Sociale.)

En tout cas, le meurtre systématisé, de nos jours, ne choque personne, est même tenu pour légitime et glorieux.

(La Mélée Sociale, p. 350.)

Penser, c'est progresser. Un effort de progrès individuel n'est jamais perdu, provoquant ailleurs un autre effort. C'est la pensée libératrice qui, tout ou l'autre, affirmera l'homme de sa propre iniquité.

(Méle Sociale.)

Tout ce qui tend à maintenir l'obscurité matérielle primitive à toute facilité pour s'emparer du troupeau des humains et le pousser aux abattoirs où la bête elle-même va que contrainte. — Napoléon n'a qu'à faire.

(La Mélée Sociale, p. 275.)

Combien d'hommes, aujourd'hui encore, cachent leurs pensées, soit qu'ils redoutent les injures, soit qu'ils craignent d'être éprouvés dans leurs intérêts ? La raison elle-même a peur. Le bon sens se terre d'effroi. La vérité se cache. La justice, la liberté sont sans refuge. Alors, les insensés, les fureurs sont maîtres et règnent sur la menace et le bruit sur les âmes effolées. Les ministres ne cherchent qu'à obéir au plus fort, s'ingéniant aux trahissements de sévilité basse. Les parlementaires sont prêts à faire toutes les majorités qu'il faudra contre le droit et l'équité. C'est la peur qui gouverne. C'est la lâcheté qui règne.

(L'Aurore, 24 janvier 1899.)

Je sais bien que nos politiciens en sont arrivés, pour donner le change, à dénoncer comme brouillons ceux qui, par le rappel des idées, les empêchent d'achever la confection des esprits.

(Le Bloc, numéro 17.)

Opinions sur l'Armée, la Caserne, les Conseils de guerre, etc.

Je n'ignore pas que l'idée de patrie a dû subir, comme toutes les idées, l'épreuve de la critique moderne, et qu'au-dessus des peits groupements continentaux plane la vaste conception d'une humanité fraternelle.

(L'Aurore, 18 mars 1898.)

Un de ses aides, un jeune blond, gras, bras et rose, faisait contraste avec lui. Tout ce monde travaillait sans bruit, avec la bonne humeur décente de gens qui savent vivre.

Peu à peu, les pièces étalées sur le sol prennent une signification. Deux traverses, encastrees en croix, reposent sur les dalles. Elles sont dûment calesées, et M. Deibler, avec son niveau d'eau, vient s'assurer qu'on fait à sa machine une base bien horizontale. On me fait remarquer qu'on n'enfonce pas un clou. Rien que des vis. Pas un coup de marteau. C'est beau le progrès !

Les montants se dressent, surmontés d'une traverse où s'accroche une poulie. On monte le couteau, qu'on fait glisser dans sa rainure, on installe la bascule qu'on fait jouer. M. Deibler en personne place le baquet pour la tête, et l'enveloppe d'une sorte de petit paravent de bois qui arrête la élaboration du sang. Le panier pour le corps git tout ouvert à côté de la bascule, près du fourgon à destination d'Ivry.

Il fait jour maintenant, ou à peu près. On vient d'éteindre les becs de gaz. Je regarde la prison, et stupéfait, je lais au-dessus de la porte : « Liberté, Égalité, Fraternité. » Comment a-t-on oublié c'siuter : « Ou la mort ? »

Tout est prêt. La machine attend. Elle est misérable à voir, avec son triste Deibler. L'aspect d'une de ces machines agricoles qu'on voit dans les concours. On ne sait pas bien si cela hache la paille ou les betteraves, mais c'est trop perfectionné pour inspirer la terreur. Les montants sont bas, la bascule est petite, touchant le sol. Comme nous voilà loin du haut échafaud dominant la foule, et du beau bourreau rouge avec la hache et le billot. A quand la réforme ?

Tandis que je songe ainsi, l'équipe ne reste point inactive. Les ouvriers sont montés dans le fourgon, pour quitter leur costume de travail. Ils repartissent, tout de noir vêtus, coiffés de chapeaux hauts de forme. M. Deibler, faisant d'un coup d'œil sa dernière inspection, aperçoit un balai posé en travers d'une échelle couchée le long du trottoir. Il traverse la place et remet le balai délinquant dans l'alignement. Cet homme, évidemment, aime la belle ordonnance des choses.

Le soleil est levé, le bourreau stûvi de ses hommes, franchit le seuil de la prison, où un prêtre l'a précédé tout à l'heure. Maintenant, c'est le réveil et l'horrible préparation. Il fait grand jour.

La haute maison d'en face a ses balcons noirs de spectateurs. Sur le toit, des groupes d'hommes et de femmes avec des lorgnettes. Les conversations vont leur train. Les journalistes qui sont là ont vu d'autres exécutions ! L'un d'eux n'en compte pas moins de dix-huit. Il fait des comparaisons, partie des jugements sur les suppliciés. On discute. Ce faux public de professionnels est comme la guillotine, sans grandeur. Ces gens sont là par fonction, comme le bourreau, comme le condamné. Si l'on nous rend le bourreau rouge avec son haut échafaud, il faudra aussi retrouver les belles foulées naïves, passionnées d'autrefois, injuriant le condamné, lui jetant des pierres, ou chantant les cartes comme un dernier bûcher à Valence. Autrefois, toutes ces choses avaient un sens. Elles n'en ont plus aujourd'hui.

Je songe au condamné qu'on tenaille moralement de l'autre côté du mur. L'instant fatal approche, l'anxiété croît. Un silence de mort. Des pierrots se pourvoient, piaillent, bataillent sur le pavé. Dans le silence de l'attente, c'est un événement. Un cheval hennit. Les gendarmes alignés devant la machine, ont mis sabre au clair.

Un mouvement ! C'est un jeune homme en paletot clair qui sort de la prison, le cigare aux lèvres, et vient en riant, sous les regards de tous, à trois pas de la guillotine, contenter une bonne histoire à un ami qu'elle amuse bien. On m'a dit sa fonction. Je ne le désigne pas. Deux gendarmes sont livides ; des novices, sans doute. Le petit soldat qui fait sa faction s'agitte terriblement ; il se dandine, a des gestes saccadés, rit nerveusement, roule des yeux vaguement. J'ai cru qu'il allait se trouver mal.

La petite porte vient de se fermer avec un gémissement aigu. On entend le bruit des barres de fer, qui tombent. La grande porte s'ouvre, et derrière l'aumône courant à la bascule, Emile Henry paraît, conduit, poussé par l'équipe du bourreau. Quelque chose comme une vision du Christ de Munkacsy, avec son air fou, sa face affreusement pâle semée de poils rouges rares et tournés. Malgré tout, l'expression est encore implacable. Le visage blême m'avoue. Je suis hors d'état de voir autre chose. L'homme ligoté s'avance rapidement à petits pas saccadés, à cause des entraves. Il jette un regard circulaire, et, dans un rictus horrible, d'une voix rauque mais forte, lance sans cesse ces mots : « Courage camarades. Vive l'anarchie ! » Et se hâtant toujours, il ajoute à mi-voix : « Ah ça ! on ne peut donc pas marcher ? » Puis, arrivé à la bascule, un dernier cri : « Vive l'anarchie ! »

Un aide a brusquement enlevé la veste noire jetée sur les épaules. J'aperçois la chemise blanche qui laisse le cou nu, les mains derrière le dos. Le corps sans résistance est poussé sur la bascule qui glisse. Tout ceci violent, précipité comme dans une apparition. Ici un temps d'arrêt, bref sans doute, mais, pour moi, démesuré. Quelque chose n'était pas au gré de M. Deibler. Il se penche, baisse la tête jusqu'au niveau de l'autre, il allonge le bras, semble hésiter. Cela semble inexprimablement long, car Henry maintenu sur la planche, le cou dans la lunette, attend. Enfin, le bourreau se relève et se décide. Un bruit de craquements prolongés, comme d'os brisés. C'est fait.

Un mouvement de la bascule fait sauter le corps déglingardé dans le panier. M. Deibler y joint la tête, et projette, avec elle, la scieuse sanglante du baquet. Le panier est déjà dans le fourgon, qui part au grand trot, suivi de la gendarmerie et de la voiture du bourreau. La machine, maintenant, luit, grasse de sang qui dégouline.

L'horreur de l'ignoble m'en ragazzoit alors et m'étreint. Les nerts détestent des peits groupements continentaux plane la vaste conception d'une humanité fraternelle.

(L'Aurore, 18 mars 1898.)

Un de ses aides, un jeune blond, gras, bras et rose, faisait contraste avec lui. Tout ce monde travaillait sans bruit, avec la bonne humeur décente de gens qui savent vivre.

Peu à peu, les pièces étalées sur le sol prennent une signification. Deux traverses, encastrees en croix, reposent sur les dalles. Elles sont dûment calesées, et M. Deibler, avec son niveau d'eau, vient s'assurer qu'on fait à sa machine une base bien horizontale. On me fait remarquer qu'on n'enfonce pas un clou. Rien que des vis. Pas un coup de marteau. C'est beau le progrès !

Les montants se dressent, surmontés d'une traverse où s'accroche une poulie. On monte le couteau, qu'on fait glisser dans sa rainure, on installe la bascule qu'on fait jouer. M. Deibler en personne place le baquet pour la tête, et l'enveloppe d'une sorte de petit paravent de bois qui arrête la élaboration du sang. Le panier pour le corps git tout ouvert à côté de la bascule, près du fourgon à destination d'Ivry.

Il fait jour maintenant, ou à peu près. On vient d'éteindre les becs de gaz. Je regarde la prison, et stupéfait, je lais au-dessus de la porte : « Liberté, Égalité, Fraternité. » Comment a-t-on oublié c'siuter : « Ou la mort ? »

Tout est prêt. La machine attend. Elle est misérable à voir, avec son triste Deibler. L'aspect d'une de ces machines agricoles qu'on voit dans les concours. On ne sait pas bien si cela hache la paille ou les betteraves, mais c'est trop perfectionné pour inspirer la terreur. Les montants sont bas, la bascule est petite, touchant le sol. Comme nous voilà loin du haut échafaud dominant la foule, et du beau bourreau rouge avec la hache et le billot. A quand la réforme ?

qui nous pourrions imposer une vérité absolue, éternelle, à qui que ce soit au monde ; je cherche où nous la prendrons, cette vérité, et je ne la trouve pas.

Pour moi, je ne connais pas d'autre règle pour déterminer la vérité d'un jour que la pleine liberté de la discussion.

Quant à moi, je vous le déclare nettement et sans arrière-pensée : s'il pouvait y avoir un conflit entre la République et la liberté, c'est la République qui aurait tort.

(*Discours prononcé au Sénat*, le 30 septembre 1902.)

Outrages envers quelques chefs de notre valeureuse armée

Mercier tonne contre les « sans patrie » ? La vraie patrie de ce homme étant le bâne, il ne saurait comprendre qu'en puise être patriote sans s'être pleinement soumis de tous les crimes.

(*L'Aurore*, 23 janvier 1899.)

Sauf la sincérité, M. de Freycinet a tous les dons.

(*L'Aurore*, 23 mars 1899.)

Freycinet n'a pas besoin de moyens grossiers pour tromper ses contemporains : sa naturelle stupidité suffit à le conduire à même résultats par des procédés de finasserie soignante.

(*L'Aurore*, 26 décembre 1899.)

Le misérable Freycinet tient pour sauver les faussaires.

(*L'Aurore*, 5 février 1899.)

Pour Négrier, le meilleur de ses titres est, comme on sait, de se trouver le seul général européen qui n'a jamais pu se faire battre par les Chinois. Il est vrai que l'armée chinoise devant laquelle s'est effectuée la déroute de Langson avait pour mérite singulier de ne pas même exister, et de fameux guerriers, aujourd'hui grades et surgradiés pour cet exploit, ont simplement pris la fuite devant des ombres. La bise de Négrier le mettait-elle dans la nécessité d'abandonner le commandement ? C'est ce qui n'a jamais été démenti. Les juges les mieux disposés se montrèrent alors sévères pour l'auteur qui était l'auteur responsable de la défaite. Mais la savante réclame, depuis ce temps, a fait son œuvre.

(*L'Aurore*, 29 juillet 1900.)

Certains de nos généraux ont pour titre de guerre de s'être mis en déroute à Langson, devant une armée chinoise qui n'existe pas. A Madagascar, par l'impérêt des états-majors, nous avons perdu cinq ou six mille hommes sans un coup de feu à l'ennemi. « Les généraux de Sedan ont fait leur devoir », disait l'auteur pour le général Lambert à la tribune du Sénat. Rien ne caractérise mieux que cette parole l'état d'esprit de nos guerriers.

(*L'Aurore*, 14 juin 1900.)

Jusqu'ici, la principale manifestation du général Voynich a consisté à favoriser clandestinement tous les fils de hauts grades qui, pour exercer leur droit héritier à la plume blanche, ont besoin d'aller chercher des grades et des décorations dans les états-majors du corps expéditionnaire où l'on est à l'abri des principaux inconvenients de la guerre. Après de tels hauts faits, il n'y aura plus de galons que pour ces héros paradant devant le public en foudres de guerre.

(*L'Aurore*, 29 juillet 1900.)

L'amiral Echouer (Gervais) et l'amiral Desreux (Dupré) sont, comme devant, les véritables maîtres du ministère.

(*Le Bloc*, n° 2.)

Billot quitta le ministère sous les huées, convaincu de mensonge, de complicité de faux, sans préjudice du reste. C'était une lèche humaine. Le gouvernement de justice le recueillit et s'occupa, non de la poursuivre, mais de lui faire des rentes.

(*Le Bloc*, n° 19.)

J'ai dit que Billot avait pour distinction principale d'être un faux témoin caractérisé. Il n'est pas sans intérêt de rappeler cette histoire.

(*Le Bloc*, n° 19.)

Quand la brute Billot frappa Grimaux, il n'eut qu'une parole : « Je veux sans hésitation la victoire ! » Grimaux est mort. C'est la seule victoire que nous connaîtrons jamais de Billot. Victoire déshonorante d'un général déshonoré.

(*L'Aurore*, 15 mai 1900.)

Billot fut de tout temps célèbre par ses mensonges ; Cavaignac a fait afficher ses faits ; Mercier ayant commis un acte de forfaiture contre Dreyfus, cherche à sauver sa peau.

(*L'Aurore*, 2 février 1899.)

Librairie Sociale
69, boulevard de Belleville, Paris.

A nos Amis. — Nous engageons vivement nos camarades à se procurer tous leurs volumes à notre service de librairie. Le prix des ouvrages que nous fournissons n'est pas plus élevé que chez les éditeurs eux-mêmes et les bénéfices réalisés sont exclusivement employés pour la propagande.

Recommandation. — Nous engageons nos amis à nous adresser également la montant de la recommandation (15 cent.), ce qui leur permet d'être indemnisés par la poste en cas de perte des colis.

Contre remboursement. — Nous ne faisons jamais d'envois contre remboursement et n'exécutons que les commandes accompagnées de la somme de leur montant.

Majesté. — Les éditeurs ayant fait des augmentations de 20 %, 30 % et plus hésitez pas à faire aussi cette majoration sur les prix anciens.

Remise. — Une remise de 10 % est faite pour toute commande de volumes aux abonnés de « Librairie », ainsi qu'aux adhérents de la F. A.

Frais de transport. — Les prix marqués s'entendent pour commandes prises en nos bureaux. Il est nécessaire de joindre au montant des ordres le prix de l'affranchissement.

Brochures de 0 à 30. 0 05
au-dessus... 0 10
Volumes 0 30

Français de port. — Le franc port est accordé pour toute commande atteignant 20 fr.

BROCHURES

F. C.

Almerayda : Le Procès des quatre. 0 15
Albert (Ch.) : Aux anarchistes qui s'ignorent. 0 20
Boga : A bas l'arzant. 0 20
Balme : La Politique de l'international. 0 10
Barbu : Le Péché : La Hiérarchie des Pouvoirs. 0 10
Blaire (A.) : Arguments anarchistes. 0 10
Bertelot (P.) : L'Évangile de l'heure. 0 10
Blanc (L.) : Quelques vérités économiques. 0 05
Boëth (de la) : La servitude volontaire. 0 50

Billot sue de peur, et Boisdefre, hantant, prie son Dieu que la hache n'aile pas plus loin.

(*L'Aurore*, 3 juin 1899.)

Jamais le jésuitisme du général Billot, qui mène toute l'affaire, ne s'était révélé avec plus d'éclat. Cet homme a besoin de silence pour se tirer personnellement d'affaire.

(*L'Aurore*, 11 juin 1899.)

Chacun sait que le général Brugère est l'élève cheri de Billot. C'est tout dire. Il faut noter cependant qu'il y eut brouille en ces dernières années. Brugère, qui a le nez fin, trouvait sans doute que son patron flétrit le cadavre.

(*L'Aurore*, 29 juillet 1900.)

Boisdefre a fait faire 11 mois de prison à Piquart pour une prétentive communication de pièce secrète machinée par le misérable Billot. Combien d'années de bagne, Boisdefre aurait-il dû faire ? Boisdefre attendait le coup, et tombait dans « la peau ». C'est qu'il avait un terrible poids sur la conscience. Peut-être en sera-t-il question plus tard.

(*Le Bloc*, n° 1.)

Mercier coupable de la violation des lois ; Billot siellé menteur ; Boisdefre qui aura à répondre de crimes divers, qu'il n'est pas de caractériser encore, n'ont éprouvé que je sache aucun ennui de leurs faits, et s'accommodent très bien d'être traînés journalièrement dans la boue, pourvu qu'il n'y ait point de sanction pénale en fin de compte.

(*L'Aurore*, 12 mars 1899.)

Estherazy est de « l'armée » quoique traître, Henry, quoique faussaire, Mercier, Billot, Boisdefre, Gonse, quoique Bandits.

(*L'Aurore*, 14 juillet 1900.)

Le misérable Chanoine se traîne en banquette en banquette dans toutes les antichambres du ministère, triste loque de trahison.

(*L'Aurore*, 29 juillet 1900.)

Le général Bailloud (de Majunga), a sa part des six mille cadavres de soldats français dont la stratégie d'Mercier engrassa le sol de Madagascar.

(*L'Aurore*, 29 juillet 1900.)

Boisdefre, le plus incapable, peut-être de nos généraux, le chef d'état-major, toujours absent, l'homme effrayé de toutes les responsabilités. Tout n'a pas été dit sur Boisdefre de ce qu'il sait dire, mais il puise en connaître assez pour l'avoir unanimement jugé la plus reluisante intelligence de l'armée.

(*L'Aurore*, 14 octobre 1899.)

Mercier sauva du bagne par le gouvernement, les électeurs d'Île-et-Vilaine en ont logiquement conclu que le crime était plus fort que la loi, et qu'il y avait avantage à se mettre du côté du crime. Ils viennent d'enverger le général de Saint-Germain rejoindre son digno acolyte au Sénat.

(*Le Bloc*, n° 1.)

Le misérable Billot... Le misérable Mercier... Le jésuite Zurlinden... L'hypocrite Freycinet... L'atrocie Cavaignac... L'ignoble Chanoine... Les crapuleux Billot... Le céphalopode à plume André... Les faussaires... Les brutes... etc., etc.

(*L'Aurore*, Le Bloc.)

Le général Billot, le plus incapable, peut-être de nos généraux, le chef d'état-major, toujours absent, l'homme effrayé de toutes les responsabilités. Tout n'a pas été dit sur Boisdefre de ce qu'il sait dire, mais il puise en connaître assez pour l'avoir unanimement jugé la plus reluisante intelligence de l'armée.

(*L'Aurore*, 14 octobre 1899.)

Mercier sauva du bagne par le gouvernement, les électeurs d'Île-et-Vilaine en ont logiquement conclu que le crime était plus fort que la loi, et qu'il y avait avantage à se mettre du côté du crime. Ils viennent d'enverger le général de Saint-Germain rejoindre son digno acolyte au Sénat.

(*Le Bloc*, n° 1.)

Le misérable Billot... Le misérable Mercier... Le jésuite Zurlinden... L'hypocrite Freycinet... L'atrocie Cavaignac... L'ignoble Chanoine... Les crapuleux Billot... Le céphalopode à plume André... Les faussaires... Les brutes... etc., etc.

(*L'Aurore*, Le Bloc.)

Le général Billot, le plus incapable, peut-être de nos généraux, le chef d'état-major, toujours absent, l'homme effrayé de toutes les responsabilités. Tout n'a pas été dit sur Boisdefre de ce qu'il sait dire, mais il puise en connaître assez pour l'avoir unanimement jugé la plus reluisante intelligence de l'armée.

(*L'Aurore*, 14 octobre 1899.)

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Brison qui nous mène, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Brison qui nous mène, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

Le jésuite Zurlinden, en se lamentant sur sa destinée, aux catastrophes dernières, qu'en dire de celui-là ? Plus bête que lâche, ou plus bête que bête ?

Les deux qualités ne sont pas contradictoires.

<

Albert : La file Eliot.....	2 40	Feuille (Abel) : L'Invisible et l'esprit d'autorité.....	4 50	Han-Ruyer : Le fils du Silence.....	4 50	Lyp-Tor : Le Brûlaire du Fumeur.....	1 50	Ovide : Les Métamorphoses.....	0 30
Albert (Charles) : L'Amour libre.....	4 50	— L'Invisible Foudre.....	4 50	— Le Dîne Sandwich.....	1 25	Schari : Richard Wagner, son œuvre.....	4 50		
— Qu'est-ce que l'art.....	4 50	— Les Panthères Cyniques.....	4 50	— Précis de Sociologie.....	3 50	Soubat (Marcel) Faïkes un Roi sinon faïes.....	4 50		
Angel (Nordman) : La Grande Illusion.....	2 5	— Les Panthères.....	4 50	— Combat pour l'individu.....	4 50	Souba : De l'Amour.....	4 50		
Aristophane : Théâtre.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Les émotions entre l'individu et l'Etat.....	6 5	Soucic Paul : Opium d'amour.....	4 50		
Audouin (Marguerite) : Marguerite.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	Serrani : La préhistoire de la France.....	3 50	Souverain : Note d'une frondeuse.....	3 50		
Aurèle (Card) : Pensée suivi du manuel d'école.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	— En marche.....	3 50	Souverain : Note d'une frondeuse.....	3 50		
Balzac : (Œuvres 6 volumes, chaque.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
Barbuse : Le Feu.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	Shakespeare : Hamlet.....	0 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
— Nous autres.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Macbeth.....	0 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
— L'Enfer.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Othello.....	0 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
— Clarté.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Romeo et Juliette.....	0 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
Baudelaire : Histoires Extraordinaire.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	— Le roi Lear.....	0 50	Sauvage (Mme de) : Lettres choisies.....	1 25		
— Les fleurs du Mal.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	Sicard de Plancou (Dr) : La fonction sexuelle.....	2 50	Sicard de Plancou (Dr) : La fonction sexuelle.....	2 50		
Bazire (Henri) : De la Vie et du Réve.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	Sienkiewicz : Quo Vadis.....	1 50	Sienkiewicz : Quo Vadis.....	1 50		
Beaumarchais : Le Barbier de Séville et le Mariage de Figaro.....	1 25	— Les Panthères.....	4 50	Sleath : Notre Globe.....	1 50	Sleath : Notre Globe.....	1 50		
Berge : La Vie et la mort dans l'œuvre de la Nature et sur les îles de la Vie.....	1 25	— Les Panthères.....	4 50	Sinclair (Upton) : La jungle, les empereurs de Chicago.....	4 50	Sinclair (Upton) : La jungle, les empereurs de Chicago.....	4 50		
Bergé : La Vie et la Mort du Géant.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— La fin de la jungle : l'affranchie.....	4 50	— La fin de la jungle : l'affranchie.....	4 50		
Le Problème de l'Almomosphère.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Les braiseurs d'argent.....	4 50	— Les braiseurs d'argent.....	4 50		
Bernstein : Le socialisme théorique.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— La femme pour la cause.....	1 25	Snell (V.) : Le jardin de Mars par Bérénice.....	2 50	— La femme pour la cause.....	1 25
Bert (Paul) : La Morale des Jués.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— L'avent du socialisme.....	4 50	Sophocle : Oedipe.....	1 25	— L'avent du socialisme.....	4 50
Bessette : l'initiation sexuelle.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Les étapes du socialisme.....	4 50	— Oedipe.....	1 25	— Les étapes du socialisme.....	4 50
— Pour vivre à deux.....	3 5	— Les Panthères.....	4 50	— Les caractères.....	6 5	— Oedipe.....	1 25	— Les caractères.....	6 5
Benz : L'âme et le corps.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— La croissance de la volonté.....	6 5	— Oedipe.....	1 25	— La croissance de la volonté.....	6 5
Biens (Arrivé) : Réglementation sociale.....	1 5	— Les Panthères.....	4 50	— Les Provinciales.....	1 25	Pelletier (Dr) : Mademoiselle Justice sociale.....	3 50	— Les Provinciales.....	1 25
Benz : La Transformation biologique des êtres vivants.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Le Dîne Sandwich.....	1 25	Pascal : Précis d'alimentation rationnelle.....	3 50	— Le Dîne Sandwich.....	1 25
Bolche : Descendance de l'Homme.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Préservation sexuelle.....	1 25	Pauhan : Physiologie de l'esprit.....	0 75	— Préservation sexuelle.....	1 25
Bouan : Histoire de l'eau.....	0 25	— Les Panthères.....	4 50	— Pour en contre Malhus.....	1 25	— La Volonté.....	0 75	— Pour en contre Malhus.....	1 25
Bonneff (L. et M.) : La Classe Ouvrière.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	— Prophylaxie sexuelle.....	1 25	— La mensonge du caractère.....	0 75	— Prophylaxie sexuelle.....	1 25
— Marchand de folles.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'terrorismes et l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'terrorismes et l'opacité.....	3 50		
— Didier, Homme du travail.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Vie tragique des travailleurs.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Bonnié : Sexualisme.....	4 40	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Brands : Comment choisir nos leçons.....	4 40	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Breiz : La Robe Rouge.....	2 40	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Les Avarits.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Maternité.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Déserteur.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Brisson : Histoire du Trav. et des Trav.	0 75	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Brothier : Histoire de la Terre.....	0 75	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Bru (Paul) : Le Droit d'être Mère.....	0 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Bruat (Paul) : La Faiseuse de Gloire.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Gange.....	1 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Vie du Rinette.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Fina.....	1 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— L'âme Errante.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Buchner : l'Homme selon la Science.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Bunge : Le Droit, c'est la force.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Evolution de l'Education.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Cafiero : Abrégé du Capital de Karl Marx.....	1 95	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Cambron : L'Allemagne au Travail.....	5 5	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Les derniers progrès de l'All.	5 5	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La France au Travail 3 vol.	5 5	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Carret (D.) : Démonstration de l'Inexiste.....	5 5	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Chabosseau : De Bœuf à la Commune.....	0 5	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Cinqui : La Séparation intégrale.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Christeau : l'Origine de l'Univers et son Evolution sans fin.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Clara (abbé) : Le Confessionnal.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Faillite des Religions.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Le Mariage des Prêtres.....	4 75	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Clemenceau (Georges) : Les Plus Belles.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Le Grand Pan.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— La Mâle sociale.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Aux de la vie.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Les embûches.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Un fil des jours.....	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
— Le Vol du Bonh.	4 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Cœurdrou : Œuvres, 3 vol. chaque.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Coissac : Les Maladies de l'énergie et de la vie.....	2 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Collin-Florav : Résumé de la philosophie de Hegel.....	12	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Comte : Auguste : Cours de philosophie positive, 6 volumes, chaque.....	3 50	— Les Panthères.....	4 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50	— Longues (Ch. et Su) : l'opacité.....	3 50		
Conay (Jean) : Le Compagnonn									